



Episode 7 :

Tout Lao...

2 au 21 Février 2019 (by Pierre)

Enfants du  
Mékong

L'arrivée au Laos chamboule nos repères comme nous ne l'avions plus connu depuis longtemps. En deux mois au Vietnam, nous avons appris, peut-être davantage que nous nous en sommes rendu compte nous-mêmes, à comprendre la culture, à nous habituer à la structure des routes et des villages, aux plats et au fonctionnement des cantines, aux contacts avec les gens et à la langue dont nous maîtrisons finalement pas mal de mots... Et notre petite escale aux Philippines, en pays anglophone, catholique et avec la famille, ne nous avait pas bousculé plus que ça...



Mais ici, brutalement, la langue est différente, mais surtout l'alphabet change, incompréhensible. Notre traducteur de téléphone ne maîtrise apparemment pas bien le vocabulaire laotien, et le mode « conversation », si utile dans nos rencontres, n'est pas disponible dans cette langue... Alors, on a beau apprendre quelques mots – qu'on mélange pour le moment avec le vietnamien qui nous vient plus naturellement – l'essentiel des conversations va se faire avec des gestes.

Nous qui voulions que notre arrivée au Laos soit l'occasion de nous remettre à la demande d'hébergement... Eh ben ça ne va pas être simple ! Pourtant, à l'issue de cette première journée où nous passons notre temps à nous extasier devant nos nouvelles découvertes, nous obtenons une semi-victoire. Le petit temple de village où nous nous arrêtons semble désert bien qu'entretenu régulièrement. Et quand nous abordons le chef du village, que



ses compatriotes nous désignent dans la belle maison juste en face, celui-ci nous montre que nous pouvons y installer notre tente, et nous tend un balai pour un petit coup de propre sur le carrelage du perron où nous élisons domicile pour la nuit. Bon, pas de vraie rencontre, de repas partagé et de découverte d'une famille, mais au moins, nous avons osé refaire la démarche et nous sommes au cœur du village, dans un cadre un peu plus authentique, et beaucoup plus atypique qu'une chambre d'auberge. Allongé près du gros gong, sous les myriades d'étoiles que bien peu de lumières masquent, je relis tranquillement la riche journée écoulee...

D'abord ces premiers plats laotiens, des soupes de nouilles de riz, un peu semblables aux Phö vietnamiens, mais bien plus riches en goût, plus épicés (voire à s'en brûler la bouche !)... Bon, ça reste du riz, des nouilles et des soupes (franchement, vous vous attendiez à quoi ?) mais le changement est appréciable ! On s'emmêle un peu dans les billets quand il s'agit de payer, on s'embrouille dans notre vocabulaire, sortant un merci vietnamien avant d'essayer de se rattraper avec un mot cette fois mal prononcé, mais le sourire compense les mots non maîtrisés...

Puis la montée, le pic de dénivelé dans les 20 premiers kilomètres, où l'on s'échine sur les pédales, on ahane, on souffle, on s'encourage, on s'accroche, on décompte, on souffre, on fatigue, on se relance, on donne tout... et on arrive en haut ! Ouf ! Le soleil tape, la sueur coule, les mains moites glissent sur le guidon... mais les paysages sont à couper le souffle (à moins que ce ne soit l'effort ?).

La route grosse et jaune sur la carte, sinue en étroits lacets entre des sommets qui paraissent davantage desséchés, la terre rouge apparaissant par plaques seulement couverte par endroits de basse végétation, loin des forêts des altitudes plus basses... J'adore ces paysages de nature sauvage et encore préservée ! Ici, les pylônes électriques ne balafrent pas encore la vue en longues cicatrices, et



soudain, une descente nous plonge au fond de la vallée où nous retrouvons la rivière qui étend son lit rougeoyant de terre charriée par le courant apportant la vie aux paysages verdoyants environnants. Souvent, des odeurs viennent piquer notre nez : coriandre, noix de cajou, plastique fondu (Eh oui, aussi !), et celle-là ? Inconnue... Les villages qui se dévoilent au détour d'un virage n'ont plus rien à voir avec ceux du Vietnam. Ici, les maisons sont de paille tressée, et bien souvent, l'intérieur est juste composé de quelques tapis à même le sol. Tout le monde vit dehors, nattant la paille, ou préparant

des bottes, faisant lessive et toilette sous les robinets communs du village, au milieu des poules, des chiens et des chèvres, et notre passage est salué par les « Sabaïdee » (bonjour) qui résonnent joyeusement dans la vallée. Là-aussi, ces villages ont pour nous un charme incroyable. A tel point que ça m'interroge un peu sur l'écart entre leur apparente pauvreté et la beauté que nous leur trouvons...



Mais il faut dire que nous ne sommes que de passage, avec une vie confortable qui nous attend en France. Ça change tout de même les perspectives... Alors, même si l'eau est froide au début, et que deux mamies se sont

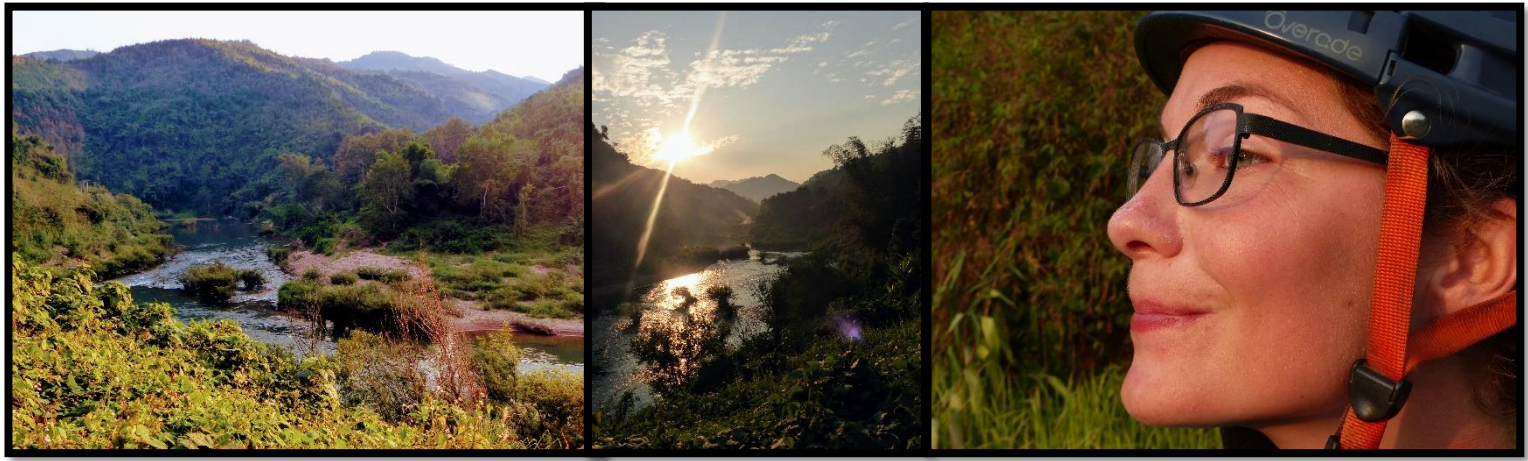
installées sur le banc de la maison voisine pour se rincer l'œil devant un exotique jeune homme blanc (hum !), je prends plaisir à me laver moi aussi sous le mince filet d'eau du robinet public du village...

Une différence, surtout, marque une profonde fracture entre Vietnam et Laos qui nous change la vie : Malgré les villages le long des routes, les quelques motos, voitures et camions (assez rares il est vrai) que nous croisons, et l'enthousiasme des gens à notre passage... quel calme ! Finis les appels criards des klaxons vietnamiens, l'atmosphère trépidante des villes agitées et le bruit permanent des karaokés, des vendeurs d'appareils à musiques et de... tout en fait. Tout était tout le temps bruyant au Vietnam. Ici, on entend la nature, la caresse feutrée des broussailles au passage de ce lézard effrayé, le doux bêlement d'une chèvre de l'autre côté de la vallée, et la rivière là-bas au loin. Ce soir, j'ai même l'impression d'entendre le silence des étoiles...

Je crois que j'aime ces premiers coups de pédale au Laos...







Depuis deux jours, nous remontons une rivière dans des vallées magnifiques. Partout, les gens, de l'eau jusqu'à la taille et pliés en deux, jettent leurs filets en quête de quelques poissons. Les villages nous séduisent toujours autant, avec leurs maisons nattées ou de bois et de tôles. Et nous sommes toujours éblouis par les sourires et l'accueil des gens sur notre passage.

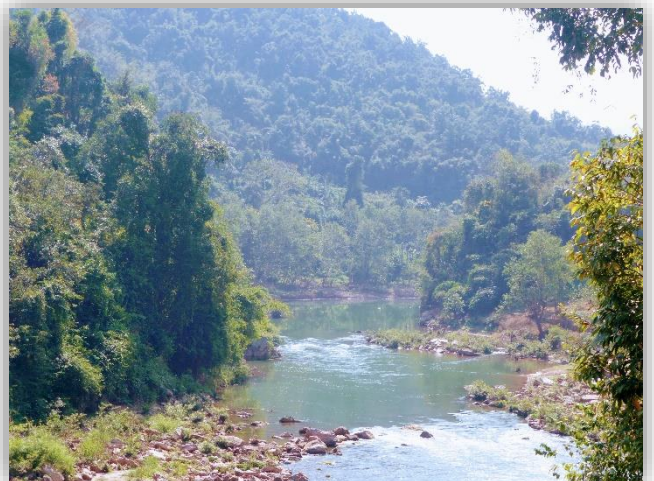
La route, elle, se dégrade peu à peu. Bien qu'elle soit encore majoritairement goudronnée (c'est une route jaune quand même !), des passages de plus en plus fréquents sont défoncés ou recouverts de la terre et des graviers des travaux de bord de route, entraînant freinages plus fréquents, équilibre plus précaire, inconfort, et surtout, poussière désagréable au passage des 4x4 de plus en plus nombreux. Pourtant, c'est une route bien goudronnée qui provoque notre première chute. Une descente, un virage un peu serré à 35-40km/h... et soudainement une marche au milieu de la route ! Qui a fichu un truc pareil ici ? A croire que la route s'est affaissée alors qu'elle était coulée mais pas encore séchée. En tout cas, une marche, un freinage d'urgence, un dérapage... et tout qui valdingue dans tous les sens... Hum, ça me rappelle un brillant épisode philippin sur un scooter...



Heureusement, plus de peur que de mal. Lucie, de devant, est tombée un peu brutalement sur les fesses qui seront sans doute demain ornées d'un bel hématome, tandis que je suis un peu éraflé aux coudes, genoux et mains, avec quelques étoiles sur le moment mais rien de durable en dehors d'une vive douleur au talon qui m'empêche de le poser au sol les quelques semaines suivantes.

Quant à la peur... Pour Lucie, ça semble réveiller les souvenirs de mon accident vietnamien et raviver les vives émotions du moment, lorsqu'elle a pu tout imaginer en m'entendant perdre mes esprits... Pour moi, c'est vite apaisé, mais sur le coup, l'inquiétude est vive : « M\*\*\*\*, c'est moi qui conduisais, Lucie ne pouvait rien faire, qu'est-ce que je lui ai fait ! Et si... Ouf ! »

La journée est longue avec les diverses douleurs et la fatigue causée par l'émotion. L'après-midi, le soleil tape, les côtes sont courtes mais rudes, et, si les paysages restent somptueux, nous sommes de plus en plus concentrés sur le compteur et les antennes téléphoniques qui correspondent bien souvent aux cols à grimper... Nous espérons arriver à Oudomxai le soir car nous y avons repéré des Warmshowers et une nuit confortable nous ferait du bien pour nous remettre sur pieds. Nous n'avons pas eu de réponses à notre demande par mail, mais nous pensons quand même tenter d'aller directement chez eux avec la localisation. Alors, lorsque nous arrivons dans le quartier visé, on passe en mode « chasse au trésor ». Les voisins à qui nous demandons s'ils auraient repéré

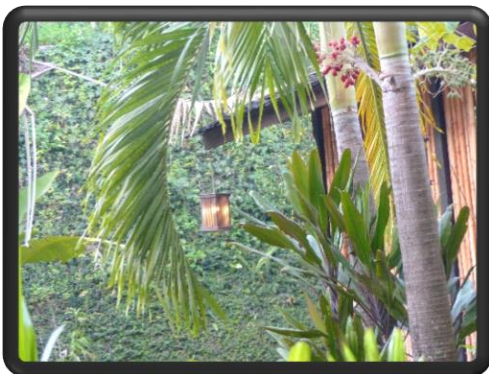




des allemands dans la rue (nationalité présumée des Warmshowers en question) nous renvoient d'une maison à l'autre. On ré-interroge, on cherche des anglophones pour ré-ré-ré-interroger, on inspecte le look des maisons... et après une heure de recherche, on abandonne alors que la nuit s'assombrit. Echec. Pour ce soir, on se rabattra sur une guesthouse... après un repas qui devient bien nécessaire. Par chance, le flair de Lucie nous mène dans un petit établissement qui ne paye pas de mine mais où les plats sont copieux et excellents (assurément les meilleurs de tout notre voyage !) et où nous rencontrons d'autres voyageurs français. Geneviève et Marcel ont 70 ans, et semblent toujours voyager à la routarde, avec un émerveillement, une simplicité et une énergie qui nous impressionnent. D'ailleurs, ils prévoient de prendre le bus le lendemain mais ne savent pas s'il restera de la place pour eux ou s'ils devront s'asseoir par terre dans le couloir pour les 6 heures de trajet, comme ils l'ont fait la dernière fois... Quant à Laurie et Maude-Anne, deux copines un poil plus âgées que nous, elles nous conseillent leur guesthouse qui correspond bien à notre budget, et nous passons la soirée à échanger avec passion sur nos vies, installés sur les lits de leur chambre - après un petit examen clinique de notre chute puisque l'une est médecin et l'autre infirmière.



Nous préférons prendre un peu de repos physique les deux jours suivants, histoire de laisser nos membres un peu endoloris se remettre tranquillement, et en profitons pour mettre à jour site et vidéos, en allant d'un café au cadre enchanteur à notre restau préféré, et du restau au café...



C'est donc en (presque) pleine forme que nous reprenons la route. Les échanges avec d'autres voyageurs nous ont convaincus de rejoindre Luang-Prabang, la « cité éternelle » et l'une des (apparemment) plus belles villes du pays, en faisant un crochet par l'Ouest, évitant ainsi la route principale très fréquentée - et très montagneuse - par une route plus longue mais plus calme dans de jolies vallées. Et nous ne sommes pas déçus ! Les chaînes de montagnes qui nous entouraient se sont écartées pour laisser s'épanouir des cultures inconnues sur de longs tuteurs, et divers plants de soja et autres pois, au milieu desquelles paissent

tranquillement quelques vaches sur fond de hauts sommets. Les passages ombragés, sous la protection des bananiers, alternent avec les bords de rivières qui nous amènent un peu d'air, et les petits villages ethniques continuent de résonner des « Sabaïdee » enthousiastes des enfants qui nous courent après.

La rencontre de Yohann, un cyclo nantais parti lui-aussi de Phuket mais en faisant une boucle en sens inverse, égaye la journée, avec une heure à se raconter les anecdotes de voyages et à échanger les bons plans, et quelques petites péripéties viennent éviter la monotonie : Les enfants perchés dans les arbres devant l'école un peu triste avec son simple préau de bois déserté, les parents occupés à battre le riz, natter des paniers ou confectionner quelques vêtements sur les nombreux métiers à tisser qui agrémentent le bord de route... ou encore ici, la route coupée nette par des travaux ou, plus probablement, un glissement de terrain. Une grue est tout simplement en train de charrier un gros tas de terre posée au milieu de la chaussée, bloquant toute circulation. Pas grave, d'un côté comme de l'autre, les gens ont arrêté leurs véhicules et patientent. Incroyable ! Nous arrivons au bon moment car la grue semble bientôt prête à libérer le passage, mais certains doivent attendre depuis un bon moment, vu le nombre de voitures et motos alignées sur les bords de route de chaque côté. Mais pas de stress, chacun semble s'accommoder de la situation... Un







homme en profite pour venir discuter avec nous, d'autres grignotent, échangent avec les conducteurs proches d'eux, ou commentent l'ouvrage des travaux publics... Zen... Et 10 minutes plus tard, la grue finit d'aplatir son tas de terre et descend le talus pour laisser reprendre la circulation...

Le seul point qui aurait pu assombrir la journée est la difficulté à trouver une cantine dans ces tout petits villages pas vraiment habitués à recevoir des visiteurs. Mais notre petit déj de riz tient bien au

ventre et nous finissons par trouver une hôtesse que nous réveillons dans sa sieste pour qu'elle nous fasse deux bols de nouilles instantanées. Quant au soir, on va solutionner la question autrement : Séduits par la beauté de la région, nous achetons quelques provisions de bananes, biscuits et lait de soja, et allons poser notre tente sous la montagne rougissante du coucher de soleil, entre les champs et la rivière... Y a plus qu'à espérer que les policiers ne fassent pas de zèle sur la sécurité et nous laissent dormir en paix !







Cette fois, la nuit est calme, en dehors d'un réveil nécessaire pour couvrir notre moustiquaire d'un double-toit sous la rosée abondante. Et au matin, nous filons de nouveau dans les collines assez fatigantes avec leurs hauts et leurs bas, malgré leur fausse modestie au regard des deux lignes de montagnes érigées à droite et à gauche de nous. Dans la large vallée, si la nature semble maîtresse de la majorité des espaces, nous découvrons les premiers vrais champs de bananiers. Bien loin des quelques arbres éparpillés aux petites bananes trapues et si savoureuses dont nous avons profité jusque-là, les plantes sont ici par centaines bien alignées, toutes taillées de la même manière dans un cadre qui semble peu naturel. Nous sommes d'abord surpris par l'absence de régime de bananes apparent. Puis, en voyant un peu plus loin des sacs plastiques dans les arbres, nous comprenons vite : les régimes sont enveloppés dans ces sacs, sans doute pour provoquer un effet de serre et faire grandir, grossir ou murir plus vite, et quand la majorité est prête, on cueille tout ! Résultat : des bananes qui présentent bien mais pas assez mures pour la plupart, trop grandes et pas assez trapues pour avoir du goût, toutes carrées et standardisées... bref, parfaites pour expédier en Europe ou en Chine !... un peu triste, elles sont si bonnes ici !

Le Laos signe aussi le retour des temples, après leur quasi absence au Vietnam (ou du moins de manière visible). Loin du kitch bruyant de ceux du Cambodge, ceux-ci sont dorés et rutilants bien-sûr, mais semblent plus élégants et empreints de davantage de sérénité... On creusera ça quand on aura l'occasion d'y dormir ! Pour l'heure, on s'étonne toujours devant ces villages ethniques qui nous intriguent et nous plongent dans des réflexions et des discussions passionnées. On découvre là une image directe de ces remarques, qu'on juge nous-mêmes souvent un peu balourdes et simplistes sur l'Afrique, et les fameux « ils sont pauvres, mais ils ont l'air heureux »... Qu'est-ce qu'elle a pu m'agacer cette phrase avec son air gentiment condescendant... Et pourtant, ici, force est de constater que, si les enfants portent le bois ou travaillent avec les parents, si les mamans semblent bien occupées à tisser les vêtements, cuisiner, s'occuper des champs, ou surveiller les nombreux enfants avec bien souvent un nourrisson sous le bras, si les maisons sont incontestablement très rustiques et le confort plus que spartiate, ce sont réellement des visages heureux et des regards sereins que nous croisons sur notre route... Bien-sûr qu'il doit y avoir des temps difficiles et des familles qui souffrent plus que d'autres. Mais on voit aussi une connexion à la terre et à la nature si manquante chez nous, des relations entre les gens qui semblent tant les animer, un esprit de fraternité, de liberté,... et sans doute d'égalité, à en juger par le travail commun, l'entraide que l'on sent entre voisins et l'absence de concurrence : « Tu veux manger ça, non, va plutôt chez lui, c'est lui qui prépare ça ». Chez nous, on dirait sans doute : « non, tu devrais plutôt manger ça, tu verras, c'est mieux ».

Tout cela nous interroge sur nos confortables vies européennes, notre rythme où, pour gagner davantage... de quoi ? De durée de vie, de confort, de biens matériels... ? on travaille parfois à n'en plus voir grandir ses enfants et à ne plus voir un arbre ou un coin de nature... Nos sociétés où, grâce au confort, on vit désormais retranchés dans nos salons et on ne croise plus ses voisins, on aime par internet et on like sur facebook... Outch, ça paraît un peu démago, mais quelle claquette on se prend...

Alors, on en vient à se demander comment nos sociétés en sont arrivées là – dans une quête de réduction de la pénibilité ? – à réfléchir aux limites, à la difficulté de l'équilibre à trouver, aux initiatives alternatives qui prennent naissance depuis quelques années...





Ce qui est sûr, c'est que ce voyage, s'il peut parfois être mal compris, prend tout son sens pour nous dans ces réflexions en couple et dans ces remises en question de nos vies... Quant à savoir ce que cela fera naître chez nous dans les prochaines années...

En tout cas, pour le moment, la douleur de mon genou me ramène à des réalités bien plus tangibles. J'ai sans doute un peu forcé ce matin dans l'alternance des montées-descentes, et étiré un peu mon muscle... Ouf, il est temps d'arriver à Pakbeng, notre objectif de la journée, pour un temps de repos puisque demain, les 160km que nous ferons seront parcourus... en bateau !

Un voyage à vélo tel que nous le vivons en ce moment est totalement différent de « grandes vacances ». J'ai l'impression qu'il peut être bien difficile de comprendre cela vu de France et sans le vivre directement. J'ai le souvenir de l'avoir partagé, avec un sourire de compréhension, avec Elia, le cyclo suisse que nous avons rencontré au Vietnam. Dans les 2-3 jours qui ont suivi notre arrivée à Pakbeng, nous ressentons une nouvelle fois le gouffre qui sépare le voyage des vacances. Peu à peu, nous avons établi des routines, un mode de vie différent, un rythme... bref, un quotidien même si le contexte dans lequel nous le vivons est très différent d'un jour à l'autre... On se lève, on pédale, on travaille sur notre site internet, nos photos ou nos montages, on va à la rencontre... On visite aussi parfois, on profite de quelques activités, de coins magnifiques... et c'est ce qui peut causer un amalgame avec du tourisme. Bon, ça... et le fait que nous n'ayons pas de « boulot » au sens habituel du terme, un mode de vie qui fait un peu rêver (éh, venez l'expérimenter en vrai !) et la chance d'aller à la découverte de plein de choses... Pas de boulot, non, mais nous avons une sorte de « mission ». En l'occurrence, une mission pour Enfants du Mékong, auprès de qui nous avons choisi de nous engager, mais d'abord, comme tous cyclo-voyageurs, une mission pour nous, dans le sens et la vocation que nous avons choisi de mettre dans cette aventure. Oh, je ne suis absolument pas en train de me plaindre de notre quotidien. Il est fascinant et passionnant... mais tellement loin des vacances qu'on peut imaginer...



A Pakbeng, la ville bruisse de l'ambiance décontractée des « Backpackers ». Le Laos est encore une destination assez sauvage qui attire les touristes en quête d'aventure. Et c'est une ambiance qui me plaît bien, moi aussi... Pourtant, dans le long et fin bateau de bois qui glisse entre les rives du Mékong, nous n'apprécions que moyennement le trajet. Les paysages sont jolis, certes, mais nous avons l'impression d'en profiter davantage (bien qu'un peu différemment) à vélo. Le champ de vision est plus restreint avec le toit bas au-dessus des montants du bateau et les voisins, et, entre les gens qui parlent fort, le bruit du moteur, et les 20 rangées de 4 sièges qui composent le bateau, on a plutôt l'impression d'un voyage en bus... avec quand même un peu plus de charme... Bon, peut-être notre vision est-elle aussi faussée par la frustration du départ. Après nous avoir aidé à arrimer notre vélo sur le toit, deux Laotiens, apparemment membres d'équipage, nous ont réclamé des sous. Sans réfléchir, j'ai pensé qu'il s'agissait du prix des tickets et leur ai donné la vingtaine d'euros affichée. Pas de problème... jusqu'à ce que le chef de bord vienne nous réclamer nos billets ! Il nous a fallu un moment pour





imaginer que les deux larrons précédents demandaient peut-être simplement un pourboire pour leur aide et s'étaient volatilisés sans demander leur reste devant notre incroyable générosité (ou était-ce une réelle arnaque ?)... Bref, on en est quitte pour payer double... Pour une fois qu'on fait une attraction touristique !

Quant à la ville de Luang-Prabang, la « cité éternelle » à la beauté tant vantée... nous en sommes un peu déçus. De jolies maisons blanches et anciennes dressées dans un cadre clinquant entre deux fleuves où se balader à pied, des dizaines de temples étincelants dans de paisibles jardins, les rives arborées du Mékong agrémentées de restaurants mignons... tout pour plaire quand on voyage dans un cadre touristique (et, encore une fois, il n'y a aucun jugement, nous l'apprécierions certainement aussi !)... Oui, mais pas un laotien dans cette partie de la ville, autre que des guides et autres employés du tourisme, pas de déchet, pas d'activité quotidienne, pas... pas trop d'âme en fait comparé aux petits villages du Nord où la poussière volait au milieu des cris des enfants et de l'odeur des marmites sur le feu... On dirait un grand parc d'attraction, un lieu magnifique reconstitué et un peu artificiel pour le plaisir des visiteurs... tellement loin de l'authenticité des rencontres de ces derniers jours !



L'ambiance est au faste du tourisme de luxe, ou au rythme festif des backpackers selon les quartiers, et semble s'animer surtout le soir. Les prix de la guesthouse la moins chère est quatre fois supérieur à ce que nous payons habituellement en cette période de nouvel an où les Chinois ont pris d'assaut la ville... Et après un bain de foule sur le marché de nuit si animé, nous avons vite envie de fuir cette ville et de quitter les itinéraires touristiques... Seul le déchirement de notre pneu arrière dont la chambre à air éclate dans un bruit de tonnerre qui fait sursauter toute la rue nous oblige à rester deux heures de plus. La rencontre avec deux allemands en moto nous évite de pousser le Pino sur les 3km qui nous sépare du seul magasin de vélo de la ville, mais arrivés sur place, c'est une petite déception : les seuls pneus disponibles sont d'une qualité qui nous fait dire qu'il faudra, pour notre confort, en trouver un nouveau à Vientiane : « C'est du pneu chinois, c'est très mauvais, mais c'est pas cher »... Mouais, 4€ le pneu, c'est bien, mais pas vraiment adapté à un voyage comme le nôtre : des gros crampons, une bande de roulement très large, et des finitions inexistantes... Bon, ça ira bien pour quelques 500km...

Incroyable comme les Chinois sont ici, comme dans une grande partie de l'Asie que nous avons découverte, au cœur des sujets d'inquiétude. Comme au Cambodge, où nous l'entendions de certaines villes, ici les gens ont l'impression que le gouvernement vend progressivement le pays aux Chinois. Ils font les routes, les barrages, les ponts... et viennent toujours avec leur main d'œuvre, au détriment de l'économie locale... Les touristes arrivent par milliers, voyageant en groupe, provoquant des embouteillages de buggys dans la campagne touristique de Vang Vieng ou de « tubing », la chambre à air à la mode pour descendre les rivières... Peu à peu, de plus en plus s'installent ici – encouragés par une prime de 100 000\$ de leur gouvernement par personne (400 000 pour une famille avec 2 enfants) en échange d'une interdiction de retour avant plusieurs années – louent ou rachètent des terrains en payant plusieurs fois le prix que mettrait un Lao, et lancent de gigantesques complexes hôteliers, des casinos et une agriculture ultra-intensive qui fait fuir les locaux dont le niveau de vie n'arrive plus à suivre les prix qui s'envolent. Les inscriptions en lao s'adaptent et laissent la place aux caractères chinois, le Yuan en vient parfois à remplacer le Kip, et la culture disparaît... Une colonisation qui prend



de plus en plus d'ampleur dans le Nord du pays, et qui ne semble pas près de se ralentir lorsqu'on voit se propager des projets colossaux comme le gigantesque TGV qui reliera d'ici 2 ans le Sud de la Chine à Singapour avec un investissement 100% Chinois et aucun ouvrier local...

Alors, après quelques conseils téléphoniques auprès d'un guide local croisé quelques jours plus tôt, nous dédaignons finalement notre itinéraire initial par la grande route de Vientiane et les lieux « incontournables », pour un détour de 120km qui nous fera longer le Mékong et rejoindre la capitale par l'Ouest et la frontière thaïlandaise par des routes plus authentiques et moins fréquentées.

Encore que... nos 30 premiers kilomètres à la sortie de la ville sont la route qui mène à l'une des cascades les plus connues du pays, alors, en cette fin d'après-midi, nous croisons tout un défilé de 4x4 chinois qui roulent comme des fous pour rejoindre leurs hôtels avant la nuit. Un peu écœurés, nous pensons esquiver la cascade... jusqu'à croiser Fabricio, un Costaricien vivant depuis 3 ans à Luang-Prabang de retour d'une balade à vélo : « Si si, allez-y, mais arrêtez-vous 1km avant la cascade. Là, vous trouverez un lieu en cours d'aménagement où vous pourrez demander M. Lee. Il vous accueillera dans un cadre enchanteur et vous aurez cascade et bassins à l'eau incroyablement turquoise pour vous seuls... » Et en effet, moins d'une heure plus tard, nous voilà, après un bon bain au coucher du soleil, à installer la tente sur un terrain magnifique devant une cascade incroyable. M. Lee nous explique ses projets d'installation de bungalows, de développement de son restaurant... Effectivement, il y a du potentiel ici, mais pour l'instant, on est bien heureux de profiter de ce petit jardin secret dans son état encore un peu brut !



Le lendemain, nous découvrons que la route semble avoir été joliment goudronnée uniquement pour aller jusqu'à cette cascade touristique. Car lorsque nous la quittons à l'embranchement à 3km du lieu, le goudron nous quitte lui aussi. Là, pour sûr, la route est moins fréquentée ! Et... peut-être aussi moins fréquentable ! Les premiers kilomètres sont pleins de charme : des petits villages très simples dont les habitants nous regardent passer avec des yeux ronds, le Mékong en toile de fond, de grands espaces sauvages dans lesquels gambadent quelques chèvres... Mais peu à peu, le terrain se dégrade, la piste se délite, et ne reste plus qu'un chemin de terre pavé d'ornières, de racines et de pierres vicieuses. Le chemin devient sentier non carrossable dont le tracé jamais damé suit les butes du bord du fleuve sans se préoccuper du confort de ceux qui l'empruntent. Notre vitesse moyenne chute à 7km/h, les pauses se font plus fréquentes, et l'épuisement se ressent autant dans l'effort physique que dans le mental. Garder l'équilibre, ne pas avoir peur de tomber... Mon genou malmené recommence à me faire souffrir à chaque poussée et je redoute les montées qui me provoquent des élancements jusqu'en haut de la cuisse. Lucie, elle, assise devant, tremble devant les descentes lorsqu'elle voit les ornières, les pierres et la poussière glissante que nous attaquons à 10 ou 12%, sans qu'elle n'ait aucun contrôle sur notre équilibre... Alors chacun extériorise à sa manière la colère ou la fatigue que génère notre parcours. Lucie demande de plus en plus fréquemment de







courts arrêts pour se remettre de ses émotions et se détendre un peu, tandis que je commence à m'énerver, à pester et à cracher toute ma frustration devant cette route qui n'en finit pas et qui nous demande tant d'efforts.

Pour bien faire, nous n'avons mangé que quelques bananes et biscuits ce matin (l'un des inconvénients du camping loin des cantines de village) et, pire, avons oublié de remplir notre bouteille d'eau (première fois que cela arrive !). Pour

l'alimentation, pas de gros souci. Tellement tendus par nos efforts, nous n'arrivons même pas à avoir assez faim pour imaginer manger les quelques biscuits qui pourraient constituer notre repas du midi. Mais en ce qui concerne l'eau, après 4h à suer en plein soleil, nos gorges se dessèchent peu à peu, les langues deviennent pâteuses, et le désespoir s'accroît.

Le chemin est désormais quasi désert, et, si une moto passe encore de temps en temps, nous laissant l'espoir qu'il mène quelque part, les lieux où se ravitailler semblent avoir disparus. Nous traversons par deux fois de tout petits villages. Dans le premier, les gens semblent n'avoir jamais vu de blancs (alors des blancs sur un Pino !) et se méfient, nous faisant simplement signe de remplir notre bouteille à l'eau du forage public – que nous revertissons par terre en voyant la couleur marron à travers le plastique – et le second semble tout bonnement déserté pour la journée. A un moment, un homme surgit des fourrés, foulard sur le visage, carabine à l'épaule, traverse la route en nous jetant à peine un coup d'œil, et disparaît dans les buissons



de l'autre côté, sans doute en quête d'une proie pour le repas du soir. De plus en plus fréquemment, le chemin se divise en deux ou en trois, et, la carte étant totalement dépassée dans son niveau de détails, nous ne pouvons compter que sur notre instinct pour choisir la direction à prendre... et cela nous mène à deux reprises à des rivières infranchissables qui nous obligent à un demi-tour laborieux.

Parfois, c'est la bonne route qui nous mène à la rivière. Ici, un pont en bambou à la fiabilité très discutable, nous permet de la traverser avec juste un peu de stress supplémentaire. Là, le pont est effondré ou n'a jamais existé, et c'est les roues dans l'eau qu'il nous faut passer...

Chaque coup de pédale est une souffrance. Physique pour moi au niveau du genou, psychique pour Lucie qui semble avoir les nerfs à fleur de peau avec le risque de chute... Put\*\*\* de m\*\*\*\*, quand est-ce que ça va se terminer ?!



Et dire qu'il y a quelques kilomètres, je félicitais Lucie d'avoir eu l'idée de prendre cette route magnifique. Et dire qu'en partant ce matin, nous imaginions arriver pour le déjeuner dans la ville à 50km et passer l'après-midi à bosser... Il est 15h30, nous n'avons toujours rien dans le ventre et il reste 15km sur la piste défoncée pour rejoindre la ville et une intersection qui devrait, nous espérons, nous offrir une route plus convenable... Un premier réconfort arrive à 16h quand apparaît une minuscule boutique avec un frigo et une unique bouteille d'eau. Ouf ! La patronne nous offre même des oranges et des concombres, on doit vraiment paraître en piteux état... A 17h, la piste redevient route de graviers à peu près damée et carrossable au milieu de ces horribles plantations de bananiers qui semblent s'étendre sur des centaines d'hectares avec leurs plastiques bleus et les maisons de tôles entre bidonvilles et décharges où vivent les employés sans doute à moitié exploités par de grosses compagnies commerciales. A nous dégouter de manger des bananes en France !





A 18h, nous nous effondrons sur le matelas moelleux du lit de la guesthouse pour célébrer le retour du macadam... Ouf, quel confort !

Les trois jours suivants, nous filons sur la route du Sud, croisant là un festival d'éléphants en préparation où nous avons l'occasion d'approcher de très près (et même de caresser) ces pachydermes impressionnants, mais où nous sommes un peu tristes de les voir si éloignés de leur liberté naturelle, et là quelques beignets de patates douces ou de crème douteuse et inconnue, que nous avons l'occasion d'approcher de très près (et de dévorer), mais où nous sommes un peu tristes de les voir si vite engloutis...

La route varie de drôle de façon. Une journée, nous sommes en moyenne montagne, sur un chemin épuisant par ses petites montées-descentes incessantes, ses trous dans les virages en épingles à cheveux qui nous empêchent de prendre de la vitesse avant la prochaine côte, le rythme cassé tous les 500m... Le lendemain, les montagnes s'effacent autour de nous, remplacées par des collines plus petites, une route plus linéaire, et nous avalons 60km avant midi, une performance que nous n'avions pas atteinte depuis plusieurs semaines.

Il faut dire aussi que l'accueil dans une famille – la première au Laos ! – nous oblige un peu à nous lever tôt quand, à 6h du mat', en plus du soleil qui éclaire la tente, la maman relève le volet métallique et grinçant de son épicerie devant laquelle nous sommes allongés... Mais

comme d'habitude, cette rencontre est un joli moment. Pas de grands partages comme nous avons pu en avoir au Vietnam, un peu bloqués par la langue, mais malgré tout le plaisir de côtoyer cette famille

adorable dans son quotidien. La maison est attenante – mais pour une fois séparée – de la petite épicerie de la maman, qui semble passer la journée avec son bébé de trois mois attaché dans le dos, et le papa ferme son petit atelier de mécanique adossé à l'épicerie, pour aller cuire quelques épis de maïs sur le feu le soir. Nous nous étions arrêtés simplement pour une boisson fraîche après une journée éreintante, et portés par un bon pressentiment, nous avons expliqué simplement notre voyage... pour recevoir immédiatement leur accord pour installer notre tente. Lucie discute un peu avec les deux aînés de 9 et 5 ans, je fais essayer le vélo... partages simples mais agréables.

Après une journée à suer sous le soleil, deux repas biscuits-bananes et un de « nouilles instantanées aromatisées aux crevettes en poudre », je fête finalement mon anniversaire

par une jolie rencontre et une nuit sous les étoiles aux côtés de ma chérie... Belle manière de célébrer ça en voyage. Petit bonus : je vais pouvoir fêter deux ans de suite mes 30 ans ! Ici, ils comptent les





années qui démarrent et non celles qui sont révolues... Je vous laisse philosopher sur la manière d'appréhender la vie différemment que cela peut révéler !

La route est aussi ponctuée de quelques événements anodins, mais qui enrichissent notre quotidien : deux cyclos belges et allemands que nous rencontrons en sens inverse, les échanges de bons plans, conseils et anecdotes qui vont avec ; un arrêt boisson pour un genre de milkshake aromatisé avec plein de poudre et quelques morceaux de gélatine qui se révèle contre toutes attentes délicieux ; des beignets qui eux sont moins une réussite ; la traversée du Mékong sur un gigantesque pont que Google ignorait, indiquant une fin de route improbable ; les petits messages d'encouragements ou de souhaits d'anniversaires des amis, qui nous offrent toujours un peu de chaleur ; l'image pleine de tendresse de ce petit chevreau qui tête sa maman en agitant la queue ; les écoliers de retour de l'école qui courent à nos côtés en riant... Tant d'images qui rythment nos journées et colorent ce voyage... Magnifique !



des beignets qui eux sont moins une réussite ; la traversée du Mékong sur un gigantesque pont que Google ignorait, indiquant une fin de route improbable ; les petits messages d'encouragements ou de souhaits d'anniversaires des amis, qui nous offrent toujours un peu de chaleur ; l'image pleine de tendresse de ce petit chevreau qui tête sa maman en agitant la queue ; les écoliers de retour de l'école qui courent à nos côtés en riant... Tant d'images qui rythment nos journées et colorent ce voyage... Magnifique !

Ce matin, nous attaquons notre dernière épreuve de montagne du Laos : plus de 1000m de montée sur les 50km à venir, avant de rejoindre le Mékong que nous longerons tranquillement jusqu'à Vientiane et la frontière. On est prêts, on a avalé une soupe de nouilles et le reste de la pastèque achetée hier, on a pris quelques provisions dans l'éventualité probable de ne pas croiser de village pour casser la graine ce midi...

On traverse un nouveau pont... et c'est parti !

Enfin, c'est parti... les vingt premiers kilomètres montent étrangement peu pour une étape de montagne. Au début, c'est plutôt plaisant – profitons-en ! – puis, au fur et à mesure que l'on se rapproche des trente kilomètres, où doit se situer le sommet, on commence à s'interroger : Google a-t-il fait une nouvelle erreur ?

On s'amuse d'un chien qui court, infatigable, derrière la remorque d'un petit tracteur depuis 3km (« Eh, attendez-moi, vous m'avez oublié ! »)... et que nous revoyons nous doubler, 2km plus loin, fièrement dressé sur ladite remorque (« Pfiou, regardez-moi, je les ai rattrapés ! »), on est étonnés devant les énormes dindons qui se dandinent devant les petites maisons,... mais on aurait peut-être dû se méfier des vaches qui nous regardaient d'un air étonné et sceptique. Peut-être qu'elles savaient ce qui nous attendait, elles !

Car Google n'a, cette fois, pas fait d'erreur. Et brutalement, la route semble avoir rencontré une colline et s'être dit « j'm'en fous, je passe ! »... Oui, mais pour nous, ce n'est pas si facile. Si les Vietnamiens suivaient les flancs de montagne pour monter progressivement, les Laotiens ne semblent pas s'encombrer de ce genre de considération : « c'est tout droit ». Alors la route se redresse, le vélo oscille, ralentit, et l'effort se fait plus intense. Un rare panneau indique une côte à 15%... et celle-ci s'étend sur 5km ! Nécessaire pour grimper quelques 1000m en 10km, mais pas très sympa à vélo, particulièrement quand le soleil approche du zénith. Si la route grimpe bien droite, le vélo, lui, zigzague pour adoucir la pente, son équilibre devenant plus précaire. Un changement de vitesse à la relance difficile nous oblige à poser pied à terre, le niveau de la bouteille d'eau se réduit de manière drastique, et certains passages se font à pied, à peine presque aussi rapidement qu'en appuyant sur les pédales... et tout aussi fatigante. Ajoutons à cela que les paysages – qui semblent plus être de grandes collines que des petites montagnes – ne présentent pas d'intérêt particulier et sont dépourvus de points de vue, que notre siège à nouveau déchiré oblige Lucie à se faire un coussin de pulls et de serviettes pour amortir un peu l'armature métallique qui lui laboure le dos, et que l'état de la route se dégrade de plus en plus, devenant piste de gravier puis chemin de terre qu'un rouleau compresseur est occupé à damer... (« c'est vraiment l'unique route au Sud du Nord, entre Xayabouri et Vientiane ? ») La dernière



étape a décidé de jouer son rôle d'épreuve jusqu'au bout. Et quant à nous... on aura mérité notre descente vers la capitale !  
Mais on dirait que non ?

Nous avons avalé notre dénivelé (et une bonne soupe assortie d'un milk-shake appréciable) malgré tout assez rapidement, et l'après-midi nous permet de rejoindre le petit chemin qui nous mènera le lendemain au Mékong – qui se révèle, lui, parfaitement goudronné. Mais les douleurs lancinantes qui reviennent quotidiennement dans mon genou depuis quelques jours nous empêchent d'aller plus loin. Tant pis, on a bien roulé aujourd'hui, et le soir est l'occasion de rencontrer un couple adorable qui tient un petit restaurant derrière lequel nous installons notre tente.



Mais au matin, à peine avons-nous le temps de parcourir 1km, qu'un grand « bang » nous contraint à nous arrêter : le pneu chinois acheté il y a 400km à Luang-Prabang vient d'éclater. Oups, on savait qu'il fallait envisager de le changer, mais quand même... 400km pour un pneu ?? Finalement, je ne suis même pas sûr qu'on « en aura eu pour notre argent » ! Une rapide inspection confirme le verdict : deux déchirures sur le pneu, la chambre à air explosée, et les crans du pneu élimés comme une vieille peau tannée... Eh ben, maintenant on sait pourquoi les cyclo-voyageurs ne jurent que par les pneus « Schwalbe Marathon » !

La situation semble un peu périlleuse sur cette route peu passante, avec notre fier Pino mutilé, mais nous avons malgré tout un peu de chance, et un 4x4 s'arrête dans un crissement de pneus (on espère qu'il en a de meilleurs que nous !) moins de 5min après que nous commençons à faire du stop. L'Indien qui en descend nous aide avec gentillesse, mais nous ressentons une pointe de déception quand il nous confirme que nous ne trouverons pas de pneu de rechange avant Vientiane...

Abandonné, notre chemin poétique sur les rives du fleuve... nous rejoindrons la capitale en voiture. Grosse frustration pour moi de « perdre » ces kilomètres qui concluaient en beauté la fin de notre séjour au Laos...

D'autant qu'une fois en ville, le tour des cinq ou six magasins de vélo ne nous avance pas beaucoup : « Les Lao font un peu de VTT et vélo de course mais ne se sont pas encore mis à la randonnée » nous explique un français qui tient la boutique que nous avons élue pour bichonner notre cher Pino plein de poussière. « Vous ne trouverez pas de pneu adapté ici. Il faut le faire livrer de Thaïlande ». Mmmm, ça s'annonce mal. Nous récupérons finalement un vieux pneu « qui tiendra bien 100km » pour rejoindre la première ville Thaïlandaise de l'autre côté de la frontière, où nous espérons trouver ce qu'il nous faut.

Bien que le séjour à Vientiane soit un peu prolongé par notre arrivée anticipée et la contrainte d'attendre des français qui nous ramèneront un nouveau siège (Décidément, notre Pino sera bientôt tout neuf !), celui-ci est plutôt agréable : la ville, loin des autres capitales asiatiques, est calme, arborée et familiale, avec plutôt des airs de provinciale paisible. Et les rencontres successives avec Jean-Marc, Manuella et leurs enfants, volontaires Bambous d'Enfants du Mékong qui nous





accueillent au pied levé avec beaucoup de chaleur, et d'Elsa, enseignante française et de ses filles rencontrées par Warmshower, nous permettent de découvrir un peu plus la vie d'expatriés... Une rencontre de filleule - avec déjeuner sur la terrasse de bois de leur maison sur pilotis, la visite d'un foyer – avec l'improvisation d'une mémorable chorale pour chanter « Frère Jacques » et un atelier couture qui m'a fait rêver d'une nouvelle Ecole de Production, et une soirée de ballet magnifique organisée par l'ambassade de Singapour agrémentent le séjour... On a aussi le plaisir de rencontrer un couple de cyclos français avec qui on



partage de bons moments, et l'occasion de visiter un intéressant centre de fabrication de prothèses associé à une exposition sur le déminage. Impressionnant, quand on voit 600 millions de tonnes de bombes larguées par les Américains durant la guerre du Vietnam dont près de 30% n'explosent qu'aujourd'hui, provoquant des drames dans les campagnes où les agriculteurs donnent un fatal coup de pioche, où les enfants jouent à la balle avec cette étrange sphère métallique trouvée dans le sol, et où l'allumage d'un feu de cuisine change pour toujours des dizaines de vies...



Enfin, notre séjour Laotien se termine sur une soirée pizza et l'arrivée du tant attendu nouveau siège de Pino (un grand merci à Céline et sa famille !), dont les coutures réfléchissantes brillent de mille feux dans les rayons du matin qui nous guident vers la frontière Thaï...

